

LE CORPS AU TRAVAIL

Le corps n'a de valeur que lorsque l'on peut faire du commerce avec. Sinon, ce n'est qu'une enveloppe inutile pour la production, une enveloppe vite usée par le travail, et qui n'est plus assez puissante, pas assez malléable au regard de l'évolution de la technologie.

Le travail demande de cacher le corps, de le harnacher, de le couvrir de vêtements spécifiques, de "tenues", d'armures... Il ne doit plus exister. Et pourtant, durant des siècles, on a loué la force du corps de l'homme et la délicatesse du corps de la femme.

Travail - souffrance

On parle beaucoup aujourd'hui de la souffrance au travail, que les travaux de Christophe Dejours et Marie Pezé – entre autres – ont éclairée.

Il pourrait sembler paradoxal que cette souffrance, à la fois morale et physique, soit mise en lumière précisément au moment où la force physique perd de son importance dans le processus de production.



Photo : Eric Facon

« L'opposition ouvrière au capitalisme dans sa phase fordienne, écrivent Christian Baudelot et Michel Gollac, s'accommodait implicitement de mauvaises conditions de travail et du monopole patronal sur l'organisation du travail. La dureté des conditions de travail était même souvent revendiquée comme une source de fierté et de dignité. Les risques étaient aussi déniés et bravés. Cette acceptation implicite du "mauvais travail" explique en partie la lenteur de l'amélioration des conditions de travail comparée au rythme rapide de la croissance économique pendant les Trente Glorieuses. Les bases économiques et sociales de cette résignation ont peu à peu disparu : la féminisation de la population active et la transformation des rapports de genre ont progressivement sapé les fondements matériels du culte de la virilité au travail ». (*"Travailler pour être heureux ?"*)

On peut ajouter les remarques de Christophe Dejours sur le discrédit syndical jeté sur toute expression d'une souffrance causée par le travail, qui laisse les travailleurs désarmés devant les souffrances produites par les nouveaux modes d'organisation du travail et de "gestion" du personnel. (*"Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale"*)

Mais s'il est exact que les organisations ouvrières se sont enfermées dans une "religion du travail" – que dénonçait déjà Paul Lafargue dans *"Le Droit à la paresse"*, et qui ne laissait guère de place à la protestation contre les caractéristiques du travail prescrit par les patrons – le terrain de l'amélioration des conditions de travail n'est pas demeuré vierge.

C'est, si l'on veut, un paradoxe de l'histoire que le souci du bien-être des ouvriers, dans la fabrique et au logis, ait été presque constamment incarné par des philanthropes moralistes, des hygiénistes bourgeois, puis par des tenants d'une société totalitaire (notamment dans l'Allemagne nazie). C'est ce qui permet, je pense, de mieux comprendre à quel point le discours bourgeois sur le corps sain a pu devenir odieux à l'ouvrier. Et, du même coup, comment la question du corps au travail, des effets du travail exploité sur le corps (et sur l'esprit, qui est une dimension du corps) a été longtemps négligée ou parasitée.

Conférences du cycle

- * *Jeudi 15 janvier à 19h00*
La souffrance au travail
avec Claude Guillon
- * *Jeudi 22 janvier à 19h00*
Le vêtement de travail, une deuxième peau
avec Ginette Francequin
- * *Vendredi 30 janvier à 19h30*
Travail des femmes, femmes au travail
avec Ginette Francequin & Michel Séméniako

Le vêtement de travail

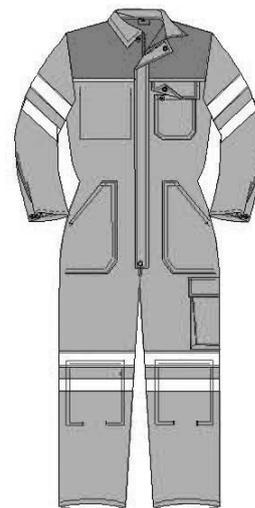
Bleu, blouse blanche, bleue ou grise, tablier, EPI, jeans et uniformes militaires ou civils sont autant de signes d'appartenance à des corps de métier, et renvoient aux questions d'aisance, confort, hygiène et sécurité selon les postes occupés. Les différences de sexe sont aussi mises à l'épreuve : pantalon ou jupe ?

Cette logique confort et protection qui entoure le vêtement de travail, selon le goût, l'esthétique, n'esquive ni les logiques de pouvoir, de prestige, ni les sentiments d'appartenance qui se déclinent aussi selon des marques symboliques ou d'originalité et de distinction.

BIBLIOGRAPHIE

- JF Amadiou : Le poids des apparences (*Odile Jacob, 2002*)
S. Beaud & M. Pialoux : Retour sur la condition ouvrière (*La découverte, 1999*)
Christian Baudelot et Michel Gollac : Travailler pour être heureux ? (*Fayard, 2003*)
I. Billiard : Santé mentale et travail : l'émergence de la psychopathologie du travail (*La dispute, 2001*)
Pierre Bourdieu : La domination masculine (*Seuil, 1998*)
MC Carpentier-Roy & M. Vézina (dir) : Le travail et ses malentendus (*Octarès, 2000*)
Y. Clot (dir) : Psychopathologie du travail. Cliniques méditerranéennes n° 66 (*Erès*)
Christophe Dejours : Travail et usure mentale (*Bayard, 2000*)
Christophe Dejours : Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale (*Points Seuil, 2000*)
MA. Dujarier : L'idéal au travail (*PUF, 2006*)
JP Durand : La chaîne invisible. Travailler aujourd'hui: flux tendu et servitude volontaire (*Le Seuil, 2004*)
Ginette Francequin : Le vêtement de travail, une deuxième peau (*Erès, 2008*)
V. de Gaulejac : La société malade de la gestion (*Le Seuil, 2005*)
S. Giampino : Être femme, être mère, travailler, est-ce la galère obligée ? (*Albin Michel, 2000*)
E. Goffman : La mise en scène de la vie quotidienne (1975)
Claude Guillon : Je chante le corps critique. Les usages politiques du corps (*H&O, 2008*)
F. Hanique : Le sens du travail (*Erès, 2004*)
H. Hirata, M. Lombardi, M. Maruani : Regards croisés. Travail et genre. Revue "Travail et genre" (*La découverte, 2008*)
D. Kergoat (coord.) : Le mur invisible. "Les cahiers du genre" n° 32 (*L'Harmattan, 2002*)
Paul Lafargue : Le droit à la paresse
M. Lallemand : Le travail. Une sociologie contemporaine (*Folio-Essais, 2007*)
D. Linhart & A. Moutet (dir) : Le travail nous est compté (*La découverte, 2005*)
D. Lhuillier : Cliniques du travail (2006)
P. Molinier : Les enjeux psychiques au travail (*Payot, 2006*)
M. Olivier-Amouroux : Chronique d'un vestiaire hospitalier (*L'Harmattan, 2004*)
M. Perrot : Mon histoire des femmes (*Seuil, 2006*)
M. Pezé : Le deuxième corps (*La dispute, 2002*)
C. Teiger : Les femmes aussi ont un cerveau (revue "Travailler" n° 15)

Parler du vêtement de travail dans ses dimensions à la fois intime et sociale, c'est décrire les sources de fierté, de statut, d'honneur, de légitimité qu'il présente mais aussi les possibles contraintes de l'identité collective, de la culture d'entreprise à laquelle le vêtement renvoie. Imposé, contraint, choisi, coloré ou traditionnel, le vêtement permet de parler du rapport subjectif entretenu avec le travail, de l'investissement des salariés, il dit à la fois avec humour et sérieux leur façon de vivre leur métier. Et la parole est intarissable dans cet espace car les anecdotes ne manquent pas.



Ainsi raconte un cheminot :

« Oui, tous les agents de quai, d'accueil et de départ sont soumis aux tenues. Ils ont aussi des EPI avec casques et vêtement de repérage et de protection où les bandes argent et citron fluo donnent de la visibilité. Les couleurs ont varié : on a eu des casques blancs, des casques jaunes, et maintenant des casques fluo. Sur les trains, les contrôleurs ont d'autres vêtements. Ils ont un catalogue, je suppose, pour agents de train. Je crois que ceux que l'on appelait les mécaniciens et qui sont appelées agents de conduite maintenant ne sont pas tenus au port d'un uniforme. En revanche je pense que pour *Corail*, *Théos*, *TER*, ou *TGV*, la ligne de vêtement est la même ».

– Ce qui me fascine dans votre catalogue, c'est le nombre de pièces de vêtement, très variées !

« Oui. La chemise unie, à rayures, à carreaux, de couleur, à manches longues ou courtes, l'épingle à cravate et les deux jolies cravates, ciel ou rouge. Cela fait une belle variété, surtout si on ajoute les tee-shirts blanc ou bleu. Il y a eu du nouveau je pense dans la conception, puisque la collection sera assurée en mai 2006 pour ces nouveaux modèles et que les agents commandent. Il y a une belle base et c'est pour homme ou femme, les femmes ont des écharpes et des étoles. Tous ont des polaires, et il y a même un équipement pensé pour les femmes enceintes. Pour moi, à part

vous dire que le pantalon noir ou marine c'est salissant, – au moindre truc on est marqué de blanc, et pour être impeccable il faut changer de pantalon tous les deux jours – je n'ai rien à dire d'autant que je suis excepté de tenue, mais les agents apprécient la tenue comme appartenance à la SNCF, et le nouveau logo est sur le vêtement ».



Travail et femmes

Gabrielle Suchon, avait écrit en 1693 un "*Petit traité de la faiblesse, de la légèreté et de l'inconstance qu'on attribue aux femmes mal à propos*", dans lequel nous pouvons relever des phrases qui s'adaptent à nombre de femmes de tous pays, à savoir :

« La faiblesse des femmes :

La force ou la faiblesse du tempérament se doivent considérer de deux manières : premièrement, selon les dispositions naturelles données par la naissance; deuxièmement, selon les opérations et l'usage qu'on en fait. Dans le premier sens, on jugera aisément que les personnes du beau sexe ne sont pas si faibles ni si infirmes qu'on le prétend puisqu'on en voit quantité de fortes, de robustes, et d'une hauteur qui surpasse celle des hommes de taille moyenne. De plus, elles possèdent une santé à l'épreuve de toutes sortes de fatigues, ce qui les rend propres à supporter beaucoup de maux et à pratiquer des exercices très rudes. La nature même semble s'opposer à cet outrage qu'on fait aux femmes en les faisant passer pour faibles, puisqu'elle les a destinées à souffrir les plus insupportables douleurs : celles de l'enfantement et des fâcheuses peines qu'il leur faut endurer dans l'élevage et l'éducation de leurs enfants.

La force des hommes

Si l'on considère les choses en elles-mêmes et dans l'usage qu'en font les uns et les autres, on sera bientôt persuadé que celles où les hommes établissent leur force sont de véritables faiblesses : tels les duels, les vengeances, les poursuites, les excès et les débauches. Tout au contraire, ce que l'on fait passer pour faible chez les femmes, ce sont les effets d'une force héroïque ; leur retraite et leur solitude, leur soumission et leur retenue, leur modération et leur patience dans les maux les plus fâcheux et dans les souffrances les plus terribles ; parce qu'il faut incomparablement plus de vertu et de courage pour la pratique de toutes ces choses que pour vivre à la manière de ceux qui suivent le penchant de la nature et le torrent de leurs inclinations. »

« Sur la question du droit au travail pour les femmes, le mouvement ouvrier n'a pas été formidable, parce qu'il a été aussi extrêmement anti-féminin et anti-féministe à ses débuts, notamment sous l'inspiration de Proudhon ; et la revendication "A travail égal, salaire égal" a mis du temps à être acceptée par les syndicats révolutionnaires, qui pouvaient voir dans le travail féminin une forme de concurrence. De plus, les hommes ne souhaitaient pas démissionner du pouvoir domestique dont ils étaient finalement les détenteurs au sein de l'espace domestique ouvrier. Il y a eu une lutte au sein des foyers avec des répercussions importantes sur la vie des femmes et leur possibilité d'avoir des salaires dignes de ce nom. »

Delphine GARDEY, historienne, CNRS

Paroles de chercheuses

La première vague du féminisme a montré comment l'activité promet la réalisation personnelle et l'indépendance économique (Simone de Beauvoir) et/ou l'utilité sociale qu'elles y gagnaient (Alexandra Kollontai).

La seconde vague (1970) avec Evelyne Sullerot montre que la femme au foyer, de productrice est devenue consommatrice : elle s'attache à faire reconnaître « les tâches domestiques comme véritable travail extorqué gratuitement aux femmes », ces tâches comprenant les soins aux enfants et " le service sexuel " (Christine Delphy, "*L'ennemi principal*").

Durant le même temps, les politiques ont énoncé des normes : « Les femmes peuvent/ne doivent pas travailler » selon des conditions, des critères (exemple du travail de nuit). Ainsi, des groupes de parole dans ces années 1970 ont mis en évidence la quotidienneté de la dépendance affective (émotionnelle) des femmes dans le travail : travail social, manière d'être éduquées et don de soi dans l'attente du Prince charmant ou du Grand amour; douceur et tendresse, gratuité du travail...

« Lorsque la force du rapport social sexué dominant place les femmes en position d'infériorité et de dépendance, lorsque l'intensité du travail ne permet plus de vraies relations interpersonnelles, l'épuisement guette, la peur d'être prise en faute monte, c'est alors que les ruses se développent (tricherie individuelle et collective, on cherche les failles dans les interstices de la surveillance : d'où accusation de traîner, de boire le café au lieu de bosser, importance des pauses). Les femmes savent développer des mécanismes de défense et de résistance : ne pas cafter, redoubler de travail, s'épuiser à la tâche, craquer et se former à autre chose, accepter la routinisation, se promouvoir et rompre. »

Margaret Maruani, sociologue

Paroles de psys

Mais, chez Livia Scheller ("*Les bus ont-ils un sexe ?*"), le constat est que les femmes veulent aussi travailler pour sortir. « Conduire, c'est être dehors, conduire un gros engin, on est maître à bord », et ce travailler dehors est un rapport au monde (à la ville, aux gens, à l'espace et au temps) qui a été depuis des siècles culturellement lié au genre masculin. Ce dehors prolonge le terrain des jeux (grimper aux arbres, jouer aux voitures comme des garçons). Mais un imaginaire maternel compléterait souvent la motivation à conduire un bus : le souci des autres. « Transporter les gens, être disponible, les aider, les comprendre ».

Tandis que l'OCDE rappelait que les filles et femmes auraient une vocation matrimoniale, certains psychanalystes insistaient sur « l'envie du pénis, le masochisme, la génitalité, la frigidity » bien plus que sur « le développement du moi ».



Sexe du travail

Un travail à un moment donné de son histoire est considéré comme relevant d'une tâche féminine mais pourra dans la suite de son histoire être défini au masculin, puis se recomposer autrement. L'argument que proposent les historiens ou les anthropologues est de dire qu'il n'y a pas de naturalité de la division des tâches entre les hommes et les femmes, mais que ces divisions sont le fruit de processus sociaux, que ce sont des constructions sociales sans cesse renégociées au cours des époques et entre les acteurs, avec des rapports de force entre ces acteurs qui sont évidemment inégaux. Il y a donc des domaines contingents du féminin et du masculin, mais aussi sur le long terme des domaines qui sont durablement considérés comme relevant du féminin ou du masculin.

Exemple d'un domaine qui est durablement un domaine masculin : celui des techniques de l'ingénieur. Là, on a manifestement sur la longue durée de l'histoire de ces activités un lieu où s'élabore à la fois un personnage social et un personnage masculin. C'est-à-dire que lorsqu'on est ingénieur, on n'est pas seulement quelqu'un qui maîtrise des techniques. Et pour devenir ingénieur, quand on commence à travailler dans une école d'ingénieurs, on passe par toute une série de rites d'homosociabilité, des rites de passage tels que le bizutage, qui prennent des formes différentes suivant les périodes historiques, et qui laissent, parmi d'autres facteurs, penser aux historiens que la production d'un ingénieur n'est pas seulement la production d'une personne asexuée, c'est aussi la production du masculin ou d'une certaine forme de la masculinité.

Delphine GARDEY

Les cycles de CONFÉRENCES / DÉBATS



se tiennent à la
Bourse du Travail de St-Denis
de 19h00 à 21h00

L'Université Populaire de St-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.

Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.

Vous connaissez le plafond de verre ?

Les cadres disent leur "difficile ascension" et leurs difficultés d'organisation. Les femmes jeunes connaissent par la presse les travaux de Margaret Maruani et redisent avec elle : « il y a une division sexuelle du travail », qu'elles entendent comme imbrication des deux sphères, celle de production et celle de reproduction. En effet, le congé de maternité, la gestion des modes de garde des enfants sont des facteurs qui leur montrent l'arrivée du "plafond de verre", comme si un métier d'homme vaut mieux qu'un métier de femme et de constater que des métiers considérés comme prestigieux comme médecin ou magistrat le sont moins depuis que ces métiers se sont féminisés. Elles disent aussi que les écarts se creusent entre hommes et femmes et entre femmes elles mêmes, par rapport à la maternité. Le plafond de verre c'est la barrière invisible, mais qui fait la discrimination entre celles et ceux de même diplôme, de même âge, sortis de mêmes écoles. Le poids des stéréotypes, les femmes seraient « moins disponibles, moins ambitieuses, en quête de postes conformes avec leur vie privée ».

Ces dires ont du sens puisqu'une étude (Bertin-Mouro, Laval et Bauer, 2005) montre que pour détecter les "hauts potentiels", les critères des entreprises sont le diplôme, l'âge (30 à 35 ans), la mobilité internationale et la disponibilité totale. Les jeunes femmes avec enfants sont de fait pénalisées. La demande de temps partiel est souvent l'occasion de brimades, de mise au placard, de rétrogradation, car il faut être à la hauteur des ambitions de l'entreprise, une identification est demandée.

L'activité professionnelle des mères n'est plus un problème de société ou économique, il devient une question psychologique. S'inscrire dans une problématique de choix exige que les deux parents s'y impliquent pareillement, sinon leur relation aura à en souffrir.

En France, actuellement, les femmes représentent 45,4% de la population active. Parmi les femmes qui travaillent, 80,6% sont mères d'un enfant au moins, 73,3% mères de deux enfants, mais 53% seulement résistent au travail, si l'un d'entre eux a moins de trois ans. Enfin, 51,5% des femmes qui ont trois enfants travaillent également. Les femmes au foyer qui ont des enfants, pour la plupart, déclarent qu'elles préféreraient avoir une activité professionnelle si cela était possible.

Au nom de la "conciliation entre vie familiale et vie professionnelle", on voit fleurir des solutions qui favorisent plus ou moins ouvertement le modèle de la femme au foyer, sous la poussée des questions économiques.